DIALOGUE

ENTRE LES SIEURS

CARON DE BEAUMARCHAIS

ET BERGASSE.

DC
141
.F74
no.37

DIALOGUE

ENTRE les Sieurs CARON DE BEAUMARCHAIS & BERGASSE, commencé à dix heures du soir, & fini à minuit, sur le Boulevard Saint-Antoine, le 2 Avril 1789.

Non licet omnibus adire corinthum.

Tous les voleurs n'ont pas vingt millions dans leur porte-feuille.

A PARIS,

Chez { RAPINEAU, rue Vuide-Gouffet.
COQUINEAU, rue de l'Échaudé.
FRIPONEAU, rue de la Monnoie.

A l'Enseigne de la Justice.

1789.

DIALOGUE

COMMENT J'AI SU CELA,

ou

AVANT-PROPOS.

J'étois à la porte Saint-Antoine, au café en face de la maison du sieur de Beaumarchais, lorsqu'on vint annoncer que messieurs Kornmann & Bergasse avoient perdu définitivement leur procès contre la clique infame des le Noir, Caron & Daudet, leur partie adverse & perverse.

Cette nouvelle pétrifia les esprits ; puis tout-à-coup l'on entendit ces mots : « haro sur ces gueux » du parlement. »

Les discours s'échauffèrent, on citoit des particularités sur tels & tels ; tout le monde indigné s'attroupoit, se rapprochoit, se pressoit pour conspirer de plus près. On alloit casser les vitres, incendier, massacrer. Je craignis les malheureux effets de la rebellion la plus juste occasionnée par l'injustice la plus criante. N'aimant pas les mauvaises affaires, & ne me sentant pas de force, avec le bon droit de mon côté, contre un parlement, le bicêtre, la bastille, le carcan, les galères, la potence, la roue & le feu, je me glissai

tout doucement vers la porte, je l'ouvris, & me mis à courir à toutes jambes, lorsque j'apperçus deux hommes que rembruniſſoit la taciturnité, & qui par intervalle ſe lançoient des regards foudroyans. A certains ſignes de joie je crus reconnoître le Beaumarchais; & à certaines preuves de cette rage concentrée qui fait mordre les lèvres & grincer les dents, l'éloquence terraſſée de l'infortuné Bergaſſe. Je ne me trompai pas. Curieux de ſavoir où ces démonſtrations en vouloient venir, je me tapis dans un foſſé à une certaine diſtance, d'où je pouvois, ſans être vu, tout entendre & tout voir.

Je me diſois: vont-ils ſe battre? vont-ils ſe tuer? Lorſqu'ils s'arrêterent à quelques pas de mon gîte, ſe fixèrent, & qu'à dix heures ſonnant, l'un d'eux parla ainſi à l'autre.

DIALOGUE.

BEAUMARCHAIS, BERGASSE.

BEAUMARCHAIS.

EH bien ! M. Bergaſſe, il vous en cuit pour avoir mis le nez où vous n'aviez que faire ! Des catins, des cocus, des ſots & des dupes, voilà le gibier de l'homme adroit. Que ne le chaſſiez-vous comme moi, nous l'aurions mangé enſemble, nous ſerions bons amis, & noſſeigneurs du parlement ne vous auroient pas donné ſur les doigts. Avouez qu'avec tout votre génie vous n'avez fait qu'un pas de clerc.

BERGASSE.

Il eſt vrai ; connu dans les quatre parties du monde par vos ſcélérateſſes, pourquoi ma plume a-t-elle été l'écho du cri général ? pourquoi ai-je voulu élever un trône à la vertu ſur les débris du vice ? pourquoi ai-je démontré l'abus des loix ? pourquoi moi, honnête homme & vengeur de mon ami, ai-je démaſqué les vues criminelles du Bonneau, d'un le Noir, de l'intime d'un Daudet, du mannequin de tous les habiles fripons de la ville ? pourquoi pour l'amour de mes concitoyens ai-je voulu vous faire pendre ? pourquoi ai-je oublié que vous ne méritiez de vivre ? enfin pour-

quoi ai-je oublié que la meilleure cauſe qui plaide contre la juſtice ſoudoyée par l'injuſtice, eſt le vaſe d'argille qui lutte contre le pot de fer ?

BEAUMARCHAIS.

Alte-là, s'il vous plaît. — Vous oubliez, mon cher, que je ſuis votre eſpion auprès de vos juges, & qu'ils m'en croiront ſur ma parole, lorſque je leur rapporterai la petite comparaiſon que ſe permet le torrent de votre brûlante éloquence. Raiſonnons, & ne pérorons pas. Daudet, le Noir & moi nous avons cocufié le bon homme Kornmann. L'on ne peut, mon cher, échapper à ſon deſtin. Par exemple, il étoit en moi d'être un jour ce que je ſuis devenu, d'avoir avec rien huit cent mille livres de rente, d'entreprendre tout, & de réuſſir ſouvent par la force, plus ſouvent par l'adreſſe, & toujours par l'argent ; il étoit en vous de faire conſiſter toute la fortune dans la probité de votre conſcience, d'être un aigle d'énergie, de donner au parlement des verges pour vous fouetter, de perdre mal-adroitement une cauſe que j'aurois gagnée ſans la noyer dans un chaos de faits vrais, j'en conviens, mais que les juges ne pouvoient pas croire ſans ſe compromettre, parce que leur expoſition, toute nette qu'elle étoit, leur a paru invraiſemblable ; il étoit écrit dans la conduite bonace de Kornmann & dans

lon diable de nom plein de Korn..... qu'il devoit épouser la plus grande catin de ce siècle dévergondé. Dites-moi, M. Bergasse, vous qui avez du bon sens, doit-on s'appeller Kornmann lorsqu'on ne veut pas être cornard? Je ne voudrois pas, pour tout l'or du monde, me nommer Kornmann.

BERGASSE.

Ni moi, Beaumarchais, pour tous les procès injustes qu'il a gagnés, pour les remords qui le rongent, ni pour les actions de Paris. Malgré toute la gaucherie que vous & vos complices avez mise à vous défendre, malgré tout Paris qui vous condamne à la honte des loix, malgré la vérité des faits qui vous relance jusque dans les retranchemens de votre conscience impure, malgré les tristes plaidoyers de Me Bonnet, parce qu'un tribunal d'iniquité vous lave de tous vos crimes, osez me regarder en face, vous vous croyez un honnête homme; mérita-t-on jamais un titre aussi respectable aux dépens de l'innocence opprimée, des mœurs flétries, de l'honneur diffamé & des loix avilies? Allez, coquin, baissez les yeux, & craignez que la nation ne m'écoute! C'est à elle à qui je vais en appeller, c'est à elle à se défaire de son plus grand ennemi, c'est à elle.....

BEAUMARCHAIS.

A vous impoſer ſilence. Que parlez-vous de la nation? elle a, ma foi, bien d'autres ſoins, pour s'occuper d'une catin, d'un fripon d'ex-lieutenant de police, d'un cocu, de vous & de moi. Vous êtes un fou, mon pauvre monſieur, un cerveau brûlé, qui concevez trop vivement pour voir juſte. Vous auriez déjà bien mieux fait de vous taire que de parler à tort & à travers, aſſez vigoureuſement par fois, mais aſſez mal-à-propos pour être aſſez mal payé de vos obſervations inconſéquentes. Rappellez-vous, mon cher compatriote, ce que vous avez écrit dans ces émotions populaires, dans ce déſordre de l'état, & ſur l'exil du parlement. Si ces meſſieurs étoient encore dans les endroits d'où vous les avez fait revenir, ſi vos conſeils patriotiques ne leur avoit point rendu toute leur autorité, ils n'auroient pas aujourd'hui la douleur d'être, pour mon plaiſir, ingrats envers leur bienfaiteur; ils n'auroient point pris fait & cauſe contre un cocu & vous, d'un magiſtrat paillard, d'une femme infidelle & de deux malheureux innocemment accuſés de maquerellage. M.e Bonnet n'auroit pas ſi bien coëffé de nuit toute l'audience, pour qu'en ſe réveillant, lorſqu'il auroit fini ſon triſte plaidoyer, elle vous huât vous & les vôtres. Ne vaut-il pas mieux faire à propos le mal, que de faire du bien à contre-ſens, à des

gens qui ne le méritent pas ? Puiſque nous voilà ſeuls, & que perſonne ne nous entend, qui plus que moi devoit m'attendre à l'animoſité de toute la magiſtrature, moi qui, depuis le premier préſident juſqu'au dernier huiſſier, l'ai perſifflée de mon mieux ; & vous ſavez que lorſque je m'en mêle, cela ne va pas mal ; moi qui l'ai bernée, honnie, conſpuée, vilipendée dans toutes les occaſions, dans mes mémoires, dans ma folle journée, dans cette procédure même; je devois perdre, mon cher monſieur, tout le monde s'y attendoit, vous tout le premier, ils l'ont ſu ; eh bien ! pour n'en avoir pas le démenti, ils m'ont donné gain de cauſe, & mes nigauds ont pris pour de l'ingénuité, de la candeur, de l'innocence même, cette gaucherie que j'ai miſe à me défendre, & mon air embarraſſé à répondre à votre véhémente rhétorique, à vos périodes, à vos belles phraſes, au talent ſublime que vous avez montré, tandis que tous ces beaux mémoires que traçoit votre plume de feu, ne leur ont ſemblé que les détours de la ſupercherie & l'amphigouri artificieux de la calomnie, voilà comme il nous ont trompé tous deux.

BERGASSE.

Quelques douzaines de billets de caiſſe, voilà l'erreur. — Avouez, reptile venimeux, où je vous fais mourir ſous le bâton, (*levant ſa canne.*)

qu'avec de l'intrigue, de l'impudence & de l'or, on vient à bout de toutes les difficultés.

BEAUMARCHAIS.

Je l'avoue, & je l'ai prouvé.

BERGASSE, *toujours la canne levée.*

Avouez que c'eſt vous, vous ſeul en chef qui avez conduit toute cette affaire : que vous êtes un gueux, un monſtre, un ſcélérat.

BEAUMARCHAIS.

Je n'ai pas beſoin d'avouer ce que tout le monde ſait.

BERGASSE.

Avouez ... ou...

BEAUMARCHAIS, *vivement.*

Je l'avoue.

BERGASSE.

Avouez qu'à la veille d'être livré au bras ſéculier, vous avez mené la dame Kornmann à vos juges; que tous, vous préſent, ont fait d'elle ce qu'ils ont voulu ; & qu'en la reconduiſant chez elle, vous vous êtes flatté que telle mauvaiſe affaire que l'on ait, eût-on mérité la corde, la roue ou le feu, on échappoit à tout lorſqu'on avoit une jolie femme à ſa diſpoſition, & vingt milions dans ſon porte-feuille.

BEAUMARCHAIS.

On ne peut pas avouer des choſes comme celles-là. Vous voulez donc me faire rougir?

BERGASSE.

Rougis, si tu l'oses ; mais avoue ...

BEAUMARCHAIS.

Je l'avoue ; c'est de cette manière que je me suis tiré de tous les mauvais pas où tant d'autres seroient restés. Comment voulez-vous que l'administration me maltraite, moi qui lui prête mon argent ? ses membres sont des ingrats, mais son corps a de certains principes d'honnêteté qui la ramènent à son devoir lorsque par hasard elle vient à s'en écarter. Il lui arriva un jour de m'envoyer passer une neuvaine à Saint-Lazare, je la menaçai de lui redemander mes fonds, & je sortis. Depuis elle m'a fort bien traité, vous en voyez la preuve.

BERGASSE.

Oui, je le vois, & je crois qu'il n'est pas à souhaiter pour le bien de la nation, que tous les voleurs aient vingt millions à leur service. La plus petite république de ces gueux-là seroit en état de dévaster l'univers : convenez-en.

BEAUMARCHAIS.

J'en conviens.

BERGASSE.

Convenez que vous avez soudoyé vos juges, & payé une clique de gredins comme vous, pour crier haro sur Kornmann, moi & les nôtres, en pleine audience.

BEAUMARCHAIS.

Je vous l'ai déjà dit.

BERGASSE.

Répète-le, ou je ne te fais point de grace.

BEAUMARCHAIS.

Oui, oui, trois fois oui.

BERGASSE.

Trois fois scélérat de plus que le dernier des scélérats ! jure de reconnoître l'impéritie & l'injustice de tes seigneurs du parlement, de mes bourreaux, en portant toi-même demain de bon matin, les deux mille livres pour le pain des prisonniers de la conciergerie, à quoi ils nous ont condamnés Kornmann & moi, & que tu les feras distribuer devant nous.

BEAUMARCHAIS.

Oui, si ces messieurs le veulent.

BERGASSE.

Je te l'ordonne, il suffit.

BEAUMARCHAIS.

Mais enfin, si...

BERGASSE.

Point de restriction... jure...

BEAUMARCHAIS.

Je le jure.

BERGASSE.

Jure que toi & ta clique, allez faire ceſſer de crier après vous toute la nation, en dépéchant de vous ruiner en procès injuſtes & diffamans dont vous acheterez le gain à gros intérêts, & qu'elle aura le plaiſir de vous voir tous les trois accrochés au même gibet.

BEAUMARCHAIS.

Savez-vous bien, monſieur Bergaſſe, que vous êtes par trop exigeant.

BERGASSE.

Point d'obſervation ; (*approchant ſa canne de la figure de Beaumarchais*) jure, ou je venge la nation.

BEAUMARCHAIS, *ſe ſentant ſerré de près.*

Je le jure.

BERGASSE.

Jure par ce bâton qui t'épargne, que moi & les miens ſommes des honnêtes gens... que Kornmann a été cocu de force, ſon épouſe infidelle par lettre de cachet, & que Lenoir, Daudet, tes juges & tout Paris ſeront inſtruits par toi dès demain de tout ce qui vient de ſe paſſer entre nous.

BEAUMARCHAIS, *mettant ſa main ſur la canne de Bergaſſe.*

Je le jure ; minuit ſonne, j'ai affaire, & voici ma

voiture.) *elle arrive, comme il va pour monter dedans, Bergaſſe l'arrête & lui dit :*)

BERGASSE.

Remercie-moi de ne pas t'avoir aſſommé.

BEAUMARCHAIS, *humblement.*

Je vous remercie, & je tiendrai parole. (*le cocher fouette, & le voilà parti.*)

Nota. Bergaſſe regagna ſa demeure, & moi la mienne. Bien ſûr que Beaumarchais fauſſeroit ſes ſermens, je ne manquai pas d'écrire ſur le champ ce que je venois de voir & d'entendre; ma mémoire m'a bien ſervi, & mot pour mot j'ai tout rapporté.

RÉFLEXION que je fis étant rentré chez moi.

Si le juge eſt obligé de déclarer non-recevable cet époux, ſans doute, il ne peut punir les auteurs du crime; parce que, renonçant par cette fin de non-recevoir à reconnoître le crime, il renonce à reconnoître les coupables. Mais dans ce cas, n'eſt-il pas du devoir du miniſtère public, d'intervenir & de rendre plainte? Les mœurs ſont outragées, les bienſéances violées; enfin, un crime eſt commis. Mais l'époux, partie plaignante, eſt non-recevable. — Eh bien, vous, homme de la loi, conſervateur des mœurs, intervenez, pourſuivez le crime, les coupables; attirez ſur leur tête les foudres vengereſſes de la juſtice! & vous ne ſerez pas non-recevable!